

## Gabriel-Seigneux de Correvon, Voïage fait à la fin de Juillet 1736 dans les Montagnes Occidentales du Païs de Vaud<sup>1</sup>

Le manuscrit de la pièce suivante nous étant tombé en mains tout récemment, dans un petit voyage fait à Lausanne, nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant ce morceau qui est dans le goût d'un ouvrage fort connu, & très ingénieux, en prose & en vers, intitulé : Voïage de Bachaumont. L'auteur avait fait cette relation pour un de ses amis, sans aucun dessein de la rendre publique. C'est à lui qu'il s'adresse<sup>2</sup>.

Voici, Mon cher Monsieur, la relation d'un voyage que je viens de faire avec goût, quoique dans les lieux les plus sauvages du monde. Après avoir vu les belles choses de la France, qui en est si riche ; de la Hollande, qui en a d'uniques ; de la Flandre, qui en offre de toutes sortes, & d'assez rares dans une partie de la Suisse & de l'Allemagne, j'ai eu honte de ne pas mieux connaître mon propre pays, & de savoir à 8 ou 9 lieues de ma demeure, des curiosités naturelles qui ne m'étaient pas encore connues. Après avoir admiré des beautés que l'art étale avec sa pompe ordinaire, j'ai souhaité de voir celles que la nature nous cache, comme des trésors, dans les replis des montagnes.

*Curieux de voir les sommets  
De ces monts si hauts & si droits,  
Que l'œil même à peine d'atteindre ;  
Après bien des pas tortueux,  
Je vais essayer de vous peindre  
Des objets tout nouveaux, qui ravissent mes yeux.*<sup>3</sup>

J'ai tourné volontiers le dos à un pays le plus cultivé & le plus riant que l'on puisse désirer. Je suis parvenu au plus haut de ces monts par une suite non interrompue de terrasses, comme par les degrés d'un superbe amphithéâtre, & je suis enfin sur un théâtre dont toutes les décorations m'étaient nouvelles. Surpris & presque ébloui de tout ce que je vois, vous pourriez craindre l'enthousiasme que ces lieux m'inspirent. Je le craindrais moi-même si je n'étais résolu de m'y laisser aller, avec cette liberté dont les montagnes sont le véritable asile. Cependant

---

<sup>1</sup> Tiré de : Nouvelles littéraires, juillet 1737, Mercure Suisse, Neuchâtel. . On trouve une autre édition de ce texte sous le titre de : Promenade dans les montagnes occidentales du Pays de Vaud, aussi probablement de 1737. Nous modernisons le texte dans le sens de l'orthographe, des majuscules et parfois de la ponctuation. Notre transcription concerne surtout la deuxième version, entremêlée de passages de la première ! Le sens général du texte n'est en rien modifié par ce curieux patchwork.

<sup>2</sup> Pour le titre et la première page, le texte a été tiré de la première édition. On démarre avec la seconde dès la fin du poème finissant par « qu'on défigure ».

<sup>3</sup> On l'a déjà dit, si Correvon est nul en poésie, ce qui n'est que d'époque après tout, il nous offre par contre une prose très classique et très agréable.

*Ne croyez pas que pour être élevé,  
De beaucoup plus haut que le Pinde,  
Je veuille vous donner un ouvrage achevé  
Dans lequel mon esprit se guinde.  
Ici d'eau plus pure abreuvé  
Que l'Hippocrène & Castalie,  
Je méprise en ces lieux tout ce qu'on a rêvé ;  
Et pour la naturelle & modeste saillie,  
Je quitterai le ton plus grand, plus élevé :  
Presque au dessus de toute la nature  
Vous allez voir ses traits, non ceux qu'on défigure.*

Le lieu où je suis & d'où je commence à peindre ce que je vois, ne m'inspire rien de recherché ; figurez-vous que mon cabinet est une touffe de jeunes hêtres ; je la trouve sur la croupe d'un monticule revêtu d'une herbe courte & savoureuse, brouté par du bétail qui ne peut s'en rassasier, & qui tient à peine sur la pente rapide qui la produit. J'ai en face, ou plutôt au-dessous de moi une vallée des plus fertiles, entremêlée de prairies & de moissons d'orge, qui est le froment des montagnes ; nombre de maisons éparses & tout le terrain du coteau jusques près de son sommet, qu'un charmant bosquet couronne. Voilà ma position & mes objets. Tout ce que je vois répand dans mon cœur une douce joie qui vaut mieux que le transport souvent forcé des poètes. Je crois retrouver l'âge d'or dans ce séjour de la paix & de l'innocence. Fuyez, profanes, s'écrierait ici un homme rempli de beau feu des muses, venez vous joindre à mes concerts, vous qui chérissez la simple nature.

*Pour vous, habitants des cités,  
Vous de leurs vices infectés,  
Fuyez l'air pur de nos montagnes ;  
Nous sommes trop voisins des Cieux,  
Et si vous y montez de vos basses campagnes,  
Vous verriez de trop près les Dieux<sup>4</sup>.  
Eloignez-vous des lieux où se fait le tonnerre,  
Jusques à leurs augustes yeux  
N'apportez pas les vices de la terre.*

Ne croyez pas que je sois arrivé sans fatigue à cet agréable observatoire. On ne va point si haut sans quelque peine. Ce n'a été qu'après bien des glissades & des faux pas que j'ai gagné ce petit Parnasse.

*Ce n'est plus le temps de féerie,*

---

<sup>4</sup> Je demande grâces pour ce petit effort de mythologie.

*Ni celui de l'enchantement,  
Et ce serait forfanterie  
De vous dire qu'en un moment  
Du fond de la verte prairie  
Je me trouve en ce lieu charmant,  
Par le doux assoupissement  
D'une profonde rêverie,  
Ou sur un nuage volant.*

Nous étions trois amis qui avons fait ce voyage comme d'autres hommes.

*On ne voit qu'en roman le léger chevillal,  
Je n'avais qu'un simple cheval.*

C'est avec nos seules montures que nous nous sommes guidés jusqu'aux cimes chenues des hautes montagnes.

*Droit, comme un fil, toujours montant,  
Souvent malgré nous louvoyant,  
Dans cette équivoque démarche,  
Buttant, bronchant & cahotant,  
Chantant, pestant ou plaisantant,  
Voilà quelle fut notre marche.*

Dans ce trajet pénible nous eûmes pourtant la douceur d'être presque toujours à l'ombre, & de voir dans toute leur vigueur divers arbres que nous mutilons impitoyablement pour embellir nos jardins.

*Ce charme épais qui vrai Protée,  
En labyrinthe, en cabinets,  
Recèle bien souvent les plus tendres secrets,  
Et prête aux vrais amants leur retraite enchantée ;  
Ces ifs dont le ciseau fait cent objets divers ;  
Le houx qui brave les hivers ;  
Les plantes au large feuillage ;  
L'érable qui du charme imite l'agrément,  
Quand une main savante le ménage.  
Et d'autres sur nos pas plantés confusément,  
Nous couvraient de leur vert ombrage.*

Un peu d'imagination nous les représentait tels qu'un adroit jardinier sait les façonner ; il n'y manquait qu'un peu de tournure & d'arrangement pour en faire des allées ou des berceaux. Nous admirions l'art ingénieux qui fait en tirer tant

de beautés, & nous n'admirions pas moins la nature qui fournit à l'art de quoi faire tant de belles choses. Leur désordre avait son prix dans les bois, comme leur élégance a ses grâces dans nos jardins ; & je trouvais nos forêts glorieuses de fournir aux rois même de quoi signaler leur magnificence.

La fraîcheur du climat compensait l'inégalité & l'âpreté des chemins, outre que tous les chemins sont beaux lorsqu'ils mènent à ce qu'on désire.

*Ainsi quand Tircis, jeune amant,  
Court, vole au rendez-vous que lui donne une belle,  
Sur les plus durs cailloux il va légèrement !  
Et ne se plaint jamais de leur pointe cruelle  
Dont Iris guérit le tourment.*

Notre belle, à nous, était la curiosité qui nous avait donné rendez-vous sur ces montagnes. La bergère la plus piquante n'anime pas davantage que la simple curiosité ; l'empressement d'un tendre berger n'est pas mieux payé non plus que ne fut le nôtre. Au sortir d'une longue suite de chemins étroits, scabreux & rapides, qui ne laissaient voir que des sapins et des rochers, nous fûmes frappés tout à coup de l'agrément d'un nouveau spectacle. Au débouché d'un défilé très serré, une vallée riante s'ouvrait gracieusement entre deux chaînes de montagnes cultivées : au milieu s'épanchait un lac de deux lieues<sup>5</sup> ; & qui penserait de trouver à une telle élévation une nappe d'eau de cette étendue ; nourrie par une rivière<sup>6</sup> qui prend sa naissance à l'une des extrémités de la vallée, & qui est rafraîchie continuellement par une multitude de vives sources ? Le long de ses bords sont des terres fertiles, & qui rapportent presque d'elles-mêmes une riche moisson d'orge, d'avoines, & d'autres grains de ce genre. Nous avons vu les moissons, vertes encore & dont l'épi commençait seulement à se former dans le temps que nos campagnes étaient dépouillées, (c'était le 24 juillet) entre les champs se mêlaient par bandes des prairies d'une herbe fraîche, épaisse & émaillée de mille fleurs. Elles n'avaient encore senti ni l'ardeur brûlante qui les fane, ni la faux cruelle qui finit leur règne.

Après avoir contemplé d'une vue précipitée cette vallée féconde, nous descendîmes insensiblement jusqu'au bord du lac où nous passâmes sur un pont une petite gorge d'eau qui le sépare en deux parties fort inégales<sup>7</sup>. La douceur de l'air y est charmante en comparaison de la température des monts qui les environnent ; ce qui a invité sans doute un assez grand nombre de familles à s'y établir. Cependant vous jugerez que ce n'est qu'une douceur relative, quand je vous dirai que nous ne vîmes en ce lieu d'autres fruitiers que deux pruniers assez chétifs, & une couple de jeunes chênes sous lesquels on ne devait de longtemps trouver quelque ombrage.

---

<sup>5</sup> Le lac de Joux.

<sup>6</sup> La rivière de l'Orbe.

<sup>7</sup> Le Pont.

Le lac est très poissonneux ; mais la pêche est affermée, & les habitants ne peuvent pêcher qu'à la ligne, selon le droit des anciens abbés qui appartient aujourd'hui au Château de Romainmôtier. Nous y eûmes du fermier un plat de brochet d'un goût que les friands connaissent très bien.

Nous continuâmes notre route sur l'un des bords du lac en marchant près d'une lieue sur une fine pelouse du plus beau gazon du monde, le long d'une lisière de bois de sapin en pente qui semblait tiré au cordeau, & si touffu qu'il paraissait former un espalier ou une tapisserie de verdure. Cette décoration était vraiment pittoresque, parce que ce qui était au-delà du lac large d'une demi-lieue, faisait un tableau, après quoi, ce n'était que prés & champs autour d'un village bien peuplé que nous avions au-dessous de nous.

Nous fîmes encore une lieue pour nous rendre à un village situé à l'extrémité méridionale du lac où l'on compte 2500 paroissiens. Ce fut-là notre première station, & nous logeâmes chez le pasteur qui nous reçut avec une cordialité vraiment helvétique. Il nous offrit tous les mets que ces vallées produisent, du beurre & du laitage d'un goût exquis ; d'excellente truite, du veau aussi blanc & aussi délicat que des poulets, des fraises d'un parfum délicieux ; du miel égal à celui d'Hymette ou de Narbonne, & d'autres bonnes choses dont nous nous régâlâmes beaucoup plus que des ragoûts les plus recherchés.

*C'est là que la simplicité  
Assaisonnant la volupté  
Flatte un goût que n'a pas corrompu l'opulence,  
Et qu'on voit dans la pureté  
Régner la frugale abondance ;  
Que l'appétit jamais ne nuit à la santé ;  
Et que l'on trouve sans dépense  
Ces biens de l'âge d'or, que l'on a tant vanté.*

Nous y dormîmes d'un sommeil paisible ; ces lieux semblaient avoir la vertu de chasser les peines & les soucis.

*Dans les Palais  
On porte envie  
A cette paix  
De notre vie ;  
L'or et l'azur, dont on les voit parés  
Ne calment point les âmes inquiètes,  
Et les douleurs secrètes  
Hantent bien moins les bois que les lambris dorés.*

Le lendemain, je pus mieux discerner les objets que je n'avais fait en arrivant ; & les premières choses qui me frappèrent à mon réveil, furent toutes

belles : le jour était admirable, & la fraîcheur de l'air dans la canicule ne pouvait que nous faire grand plaisir. Je puis dire que j'ai vu deux fois le printemps dans l'espace de trois mois.

*Les vives & vermeilles roses  
Qu'on voyait fraîchement écloses,  
Avaient peine à s'épanouir,  
Tandis qu'on les voyait ailleurs s'évanouir.  
Les pois verts commençaient de se produire à table ;  
Toutes les fleurs avaient cet éclat peu durable  
Qu'en d'autres lieux le temps avait séché ;  
La redoutable faux n'a point encore tranché  
Les parterres confus qu'offre en mai la prairie :  
Dans cette campagne fleurie  
Les oiseaux bégayaient leurs premières chansons,  
Et faisaient retentir les échos des montagnes  
Avec leurs fidèles compagnes  
De la tendresse de leurs sons.*

Quel cœur eut été insensible à des douceurs si touchantes, pour ceux, du moins, que le monde n'a pas dégoûté des beautés simples de la nature ! & quelle surprise de retrouver encore cette aimable saison qui nous enchante, dans le temps que l'été brûlant consumait tout le reste de la campagne.

*Ce n'est pas tout ce que j'admire ;  
Et tandis que mon œil fuit tant d'objets flatteurs,  
Tandis qu'on brûle ailleurs, en ces lieux je respire  
Un air si parfumé de tout l'esprit des fleurs,  
Qu'il semble que le doux zéphire  
Avec Flore en ces lieux ait fixé son Empire.*

Nous jouîmes voluptueusement de cette charmante situation & de cet aspect, qui tout muet qu'il était, nous disait mille choses intéressantes. Cette solitude jetait naturellement dans une douce rêverie, qui n'est qu'un mélange confus de pensées agréables, que l'indolence voluptueuse ne prend pas la peine de démêler. Nous nous arrachâmes enfin à la vue du pays pour reconnaître ses habitants.

Je cherchai d'abord cette communauté que l'on m'avait dit si peuplée ; je la cherchai sans l'apercevoir, quoique je l'eusse devant les yeux, & voici le développement de l'énigme. Au lieu d'un village ramassé comme ils le sont d'ordinaire, celui-ci était comme éparpillé sur la pente des deux coteaux. Vous savez qu'un joli hameau est un ornement dans un paysage, & l'on en voyait ici une multitude de cette espèce, c'était des groupes de deux ou trois maisons

réunies, avec leurs granges ou leurs hangars. Les familles, la plupart nombreuses, multiplient leurs habitations selon leurs besoins. Un père voit élever sous son toit jusqu'à trois générations qui vivent en commun du rapport des terres, du fruit des troupeaux, & de l'industrie de chacun d'eux, car il est rare d'y voir des sujets sans talents & sans désir de les employer. Quand la maison paternelle est trop remplie, semblable à une ruche, elle jette un essaim qui va s'établir ailleurs, & pour l'ordinaire à côté ou à peu de distance de son berceau. Cette vallée, dont le lac occupe la plus grande partie, laisserait trop peu de terrain sur ses bords pour fournir à tant de besoins, si la Providence, toujours attentive, n'y avait pourvu, & c'est en rendant les terres tellement fertiles, que le peuple faisant de riches récoltes dans un très petit espace, en a plus de revenu & plus de loisir. Il recueille sur un arpent, ce que deux ou trois arpents produisent ailleurs ; de sorte qu'il fait une double épargne & de temps & de culture.

Aussi la pose ou l'arpent de champ qui ne se vend communément que cent ou cent cinquante livres de ce pays dans les villages de la plaine, en vaut assez ordinairement quatre ou cinq cents dans la vallée du lac de Joux ; ce qui prouve en même temps la richesse & le bon ménage de ceux qui l'habitent. On sème ces champs durant cinq ou six ans, sans les laisser reposer, & sans qu'ils se lassent de produire, après quoi ils restent en prés trois ans, pendant lesquels ils produisent une herbe excellente que l'on fauche à pleine faux. Outre cela, les habitants ont des pâturages très savoureux qu'ils rompent de temps en temps, en sorte qu'ils ont toujours de quoi nourrir du bétail pour l'usage de leurs familles & pour leur commerce. Il y a peu de hameaux qui n'aient, ou du moins à leur portée, une fontaine d'une eau fraîche & saine ; mais le plus grand nombre des sources sort du côté oriental, qui a son aspect au couchant ou plutôt au sud-ouest.

Remplis de préjugés, comme le sont la plupart des hommes, les gens du plat pays s'imaginent quelques fois que les montagnards sont d'un accès aussi difficile que leurs rochers, & qu'éloignés du commerce des villes, ils doivent être moins sociables. Si je l'avais cru, j'aurais été pleinement désabusé en trouvant en ces lieux des gens civils, accueillants, parlant presque tous français, beaucoup mieux que le peuple n'a coutume de le parler. Je remarquerai même qu'ils le faisaient avec nous par préférence à leurs patois<sup>8</sup> & plusieurs par politesse.

J'entrai dans quelques-unes de leurs maisons que je trouvai propres et bien arrangées. Nous y liâmes conversation, & nous y trouvâmes non seulement beaucoup de ce précieux bon sens qui est plus rare partout qu'on ne l'imagine, mais encore de la culture & de la vraie pénétration<sup>9</sup>. Notre étonnement augmenta bien davantage, lorsqu'au lieu de gens bornés au soin des troupeaux & à la culture des terres, nous les trouvâmes autant stylés dans les arts. Le voisin

---

<sup>8</sup> Le langage du peuple, qui était comme ailleurs l'ancienne langue de la nation helvétique.

<sup>9</sup> Dès ici jusqu'à « ils apprennent tous d'eux-mêmes », copie de la première version.

de la maison où je logeais, était un homme d'environ 35 ans, qui avait été soldat aux Gardes. Ce fut le premier avec qui le hasard me donna lieu de m'entretenir. Je m'informai de lui s'il n'y avait point de barbier dans le village, aussitôt il s'offrit de me raser, & m'alla chercher une trousse de beaux et bons rasoirs ; je lui demandai d'où il les avait, il me dit qu'ils étaient de sa façon, & qu'il faisait toutes sortes d'ouvrages de coutellerie. Je m'en servis, & j'en fus très satisfait. Il me mena dans une espèce de laboratoire ; j'y vis en entrant deux fusils, & il se trouva qu'ils étaient aussi de sa main. Le voilà donc encore armurier. Quelques moments après, je demandai l'heure, & il m'adressa à une petite pendule qu'il avait faite. Je découvris tout cela par hasard, sans qu'il parut ni ostentation ni empressement de sa part à se produire. Son adresse naturelle, aidée de quelques mois d'apprentissage à Paris pendant qu'il était soldat, & comme à moments perdus, l'avait rendu ce qu'il était. J'appris en sortant qu'il y avait dans cette communauté cinq lapidaires en forme qui gagnaient tous grassement leur vie. Je fus chez le premier de ce lieu qui avait eu l'idée de cette profession<sup>10</sup>. Je le trouvai occupé à tailler des brillants de cristal de roche, dont lui & sa sœur polirent quelques-uns en notre présence. Il avait une provision de ce cristal, dont on trouve assez facilement dans ces montagnes, par couches de petits cylindres de 5 à 6 pans tous polis, couchés les uns sur les autres, longs de 3 à 4 pouces, plus ou moins. Il s'en trouve aussi par petits morceaux de brut, qui n'est pas toujours également transparent. Le même ouvrier travaillait en grenats fins, doublets, diamants du Temple, & autres pierres de cette espèce, avec le secours de deux sœurs, qui avaient appris de lui sa profession. Ce fut là que nous apprîmes qu'il y avait encore un horloger, des artisans, & des marchands de diverses sortes, tous du village, & qui pourvoient entr'eux la communauté de toutes les choses nécessaires qu'on n'a guères accoutumé de trouver dans les villes. Il me parût que chacun voulait avoir une profession qui les occupât utilement dans les temps où il ne se fait rien à la campagne. Leur facilité à s'instruire de tout est admirable. Ces gens là sont froids & réservés, sans avoir rien de pesant. Ils aiment la lecture & la musique, qu'ils apprennent presque tous d'eux-mêmes. Nous en eûmes la preuve le lendemain. Il était fête, & nous fîmes à l'église, composée d'un peuple nombreux, bien fait & bien mis. Le chant des psaumes y fut entonné avec une justesse, & une harmonie bien supérieure à celle de la plupart des églises de la plaine. Ces catholiques même de goût, n'auraient pas eu lieu de plaisanter, comme ils le font quelques fois avec raison sur le détonement, ou le peu d'harmonie de nos chants religieux. Quatre hommes soutenaient la mesure par des trompettes à quatre parties. Vous seriez-vous attendu, Monsieur, de trouver encore ici mon soldat aux gardes au rang de ces musiciens, tous du lieu & remplissant régulièrement leur fonction sans autre

---

<sup>10</sup> Il s'agit sans aucun doute de Joseph Guignard qui, le premier, était allé apprendre la profession dans le Pays de Gex, mais non en 1712 comme l'indique Lucien Reymond, mais une bonne dizaine d'années plus tard. Il travaille ici en compagnie de ses deux sœurs Anne-Marie et Judith. Son frère Benjamin, avec lequel il était allé en apprentissage, n'est pas là, pour la simple raison qu'il est à rentrer un char de foin !



salaires que le plaisir de donner au sacré concert des louanges de Dieu plus d'accord, de décence & de dignité. Presque tous les paysans chantaient la partie qui leur convenait ; de sorte que le talent de la musique nous parut là presque universel.

A la fin du sermon deux jeunes époux se levèrent & parurent devant la chaire pour recevoir la bénédiction nuptiale. Le peuple ne montra point cette sottise curieuse de voir de près des amants qui allaient s'unir. Ils paraissaient avec une modeste joie qui indiquait leur prochain bonheur, & au sortir de l'église, ils ne furent point suivis par une troupe importune.

*Je fis ici réflexion  
Que sans doute le mariage  
En des lieux si peuplés et si fort en usage,  
Qu'on y fait moins d'attention,  
Et que s'épouser sous la chaire  
n'ajoute presque rien au vrai nœud du mystère.*

N'allez pas cependant, mon ami, en chercher dans ce que je viens de dire, ni prendre ce badinage au pied de la lettre. L'après-midi, nous fûmes à l'autre bout du lac voir où il se dégorge par une chute d'eau qui fait aller un moulin & des forges. Nous trouvâmes deux bâtiments comme ensevelis au pied d'un rocher. Un mur qui n'avait pas trois pieds d'épaisseur, placé entre les bâtiments & le lac, soutenait d'un côté le poids de l'eau & de l'autre une chaussée très étroite qui servait de passage pour aller aux bâtiments. Ce mur ouvert en arcade laissait passer l'eau du lac qui tombait dans une espèce de bassin ou d'épanchoir d'où on la distribuait sur des rouages. Cette eau se précipite ensuite dans un gouffre où elle se perd pour aller former une rivière qu'on appelle *l'Orbe*. Dans ce gouffre elle n'aurait point d'issue, tout étant escarpé à l'entour. Les forges sont situées de la même manière que le moulin ; chacun de ces établissements a son débouché, & l'on ne voit pas de communication de l'un à l'autre. Les bâtiments sont construits au bord, & beaucoup au-dessous du lac, entre deux eaux, dont l'une semble les miner par le faite, & l'autre par les fondements ; sans compter qu'il se détache de temps en temps des quartiers de roche qui tombent d'une hauteur considérable presque au bord des toits, & les menacent encore d'une troisième espèce de ruine. Les gens du pays disent que ces rochers tombés successivement ont obstrué quelques fois une partie des soupiraux par lesquels l'eau du lac s'échappe, ce qu'ils regardent comme très fâcheux, vu que sans ces écoulements salutaires, leurs terres seraient bientôt inondées et tant de sources tombant des montagnes avec la rivière qui s'y jette, ruineraient infailliblement les campagnes où elles portent la fertilité. On a donc soin de retirer autant qu'il se peut de l'eau ces pièces de roc, ce qu'on ne peut faire qu'avec assez de péril & de fatigue. On voit en plusieurs endroits de ce lac & près de ses bords, des ouvertures que les habitants nomment entonnoirs. Il n'y en a que de très peu qui

soient apparents, & sur lesquels on a mis des haies ou grillages de charpente, pour que les baigneurs s'en éloignent, ou de peur que le bétail ne s'y précipite. Il y en a d'autres qu'on a chargé de cailloux au travers desquels l'eau trouve un libre passage. Au reste ces forges souterraines, ensevelies presque sous les eaux qui tombent de tous les côtés, ont quelque chose d'effrayant.

*Des forgerons noirs & fumants  
Au milieu des flots écumants,  
Sortent le fer d'un feu, tel que l'enfer l'allume ;  
Et les tons glapissants de leur lugubre voix,  
Jointes aux sons cadencés de leur bruyante enclume  
Les échos réveillés gémissent dans les bois.*

Il semblait que nous n'étions pas trop en sûreté nous-mêmes dans cet endroit, quoique nous n'y restassions que bien peu de temps.

*Là, le forgeron, vrai cyclope,  
Niché dans sa noire enveloppe,  
Doit s'attendre à périr, ou des eaux ou des feux,  
Ou peut-être de tous les deux.  
Cependant on y loge, on y chante, on y dort ;  
Et dans la forge même on dirait que j'ai tort.*

Nous quittâmes ce lieu avec une admiration mêlée d'effroi, en convenant que nous avions vu d'horribles beautés.

J'oubliais de vous dire que le même jour nous vîmes exercer les milices de la Vallée, que nous trouvâmes très lestes & en uniforme. C'étaient de beaux hommes, dont la plupart avait fait la guerre, aussi firent-ils leurs mouvements avec le bon air & la promptitude des troupes réglées.

On nous proposa d'aller d'un autre côté des montagnes, à deux lieues de notre gîte, pour y voir une grotte que les curieux ont grand soin de visiter ; mais le peu de proportion que nous trouvâmes entre la peine & le plaisir, l'emporta sur la curiosité, & nous nous contentâmes de la description. Au milieu des bois d'une assez haute montagne, est une ouverture étroite qui doit conduire, en se dévalant, dans la grotte dont nous parlons. L'avenue n'en est pas belle, elle est perpendiculaire, & d'une hauteur assez considérable sur un grand sapin qu'on y a jeté au hasard & dont le branchage sert d'escalier. Arrivé au fond, il faut battre feu & allumer des flambeaux pour se conduire dans plusieurs cavernes qui sont comme les pièces de l'appartement. On y trouve souvent de la glace dans les plus grandes chaleurs. Ce ne serait pas le pire, mais les voûtes ne sont si bien assurées qu'il ne s'en détache de temps en temps des quartiers suffisant pour la couverture d'un tombeau. Il y a, dit-on, des congélations & des pétrifications ;

mais trop peu remarquables sans doute, pour mériter qu'on les y cherche aux conditions que je viens de dire.

*Comme dans ce grand vilain trou  
On va toujours sans savoir où ;  
Sûrs d'y tomber, plutôt que d'y descendre,  
Et qu'on voit au dessus de soi  
Un roc toujours prêt à se fendre  
Les curieux pourront s'attendre  
D'y trouver tout autre que moi.*

Je renonçai donc à cette imprudente curiosité qui nous conduit presque toujours en aveugles sans nous récompenser de la peine qu'elle nous donne. Je la réservai pour ce que nous devions voir le lendemain, & j'aimai mieux m'approcher du Ciel en grimpant la plus haute de ces montagnes, que de descendre dans cette espèce d'enfer dont je hais d'ailleurs l'obscurité.

Ce fut donc à la pointe du jour suivant, que nous nous mîmes à l'escalader à nouveaux frais & avec la même ardeur que si nous n'avions fait que commencer. Le Montandre<sup>11</sup> nous fit acheter par beaucoup d'impatience le plaisir d'y arriver ; car on n'y parvient que par des sentiers détournés, & même par des contremarches qui semblent souvent éloigner du but. Il nous fallait quelque distraction agréable, & nous la trouvâmes dans une pente assez douce qui devait nous y conduire. C'était vers les cinq heures du matin ; comme elle était tournée au nord, le soleil y jetait ses premiers rayons & cela paraissait encore son petit lever. La rosée était dans toute sa fraîcheur ; mille fleurs étaient embellies de ces gouttes brillantes que les poètes appellent des perles. Ce n'étaient ni fleurs de parterre ni fleurettes de campagne ; mais une multitude de ces précieux vulnéraires qu'on estime partout où ils sont connus.

*Tous ces herbages précieux  
Que la terre produit par la faveur des Cieux,  
Pour nous guérir de nos misères ;  
Ces admirables vulnéraires  
Qu'un penchant trop licencieux  
Pour des mets trop délicieux  
Rend aujourd'hui si nécessaires,  
Ces simples qu'on vante en tous lieux  
Et qui croissaient ici dans le sein des tonnerres  
Nous les eûmes devant les yeux.*

---

<sup>11</sup> Ecrit de telle manière, en clair Mont Tendre !

Quelle idée ne peut-on pas se faire d'un climat qui fournit de si excellentes ressources pour la santé ! L'air seul que nous respirions était capable de faire mourir de faim la faculté. L'aspect en était charmant ; l'émail qui brillait partout était bien plus estimable & non moins varié que celui des parterres de nos fleuristes. Je sentis une véritable joie à la vue de ce trésor ; car c'est ainsi qu'on doit appeler l'abondance de ces productions admirables de la nature en se rappelant tout le bien qu'elles font aux pauvres mortes, & l'heureux privilège qu'a notre nation de pouvoir le communiquer à tant de pays qui en manquent dans l'ancien & le nouveau monde. A cette vue j'abandonnai mon cheval pour les considérer de plus près, quoiqu'entre nous trois, il n'y eut pas de quoi faire un botaniste ; mais j'étais dans le cas d'un jeune novice qui ferait ses premières armes ou qui aurait sa première inclination ; si j'ais été avec un Tournefort, un Haller ou un Linnaeus, je l'aurais suivi dans les endroits les plus escarpés. Je reconnus cependant à bon compte quelques-unes des plantes qui entrent dans la composition de notre thé helvétique. J'en rencontrai plusieurs qui étaient dignes d'être cultivées pour leur beauté, indépendamment de leurs vertus ; j'en vis qui pouvaient le disputer à nos jacinthes ou à nos renoncules ; d'autres avaient l'élégance de l'anémone, la majesté des pyramides : une autre avait l'éclat de l'argent près d'une touffe du plus bel azur. Les formes, les couleurs, une variété inimitable, tout cela régala nos yeux, tandis que l'air s'embaumait de leurs parfums.

*Si je ne vous dis en ce cas  
D'un ton savant, d'un air d'emphase  
Leurs noms, leurs qualités, je dirai leurs appas  
Et le dirai d'un ton d'extase  
Qu'en lisant les docteurs, nous n'éprouveriez pas.*

Quant à moi, je sentis cette volupté pure que donne le beau & le bon réunis par les mains bienfaisantes de la nature, & je ne sentis pas moins combien leur charmant désordre était supérieur à nos plus riches décorations.

*Ainsi je vis céder tout l'art de vos parterres  
Au mélange confus de nos chers vulnéraires.*

Après en avoir joui tout à notre aise, nous le quittâmes à regret pour un mont aride & hérissé de rocailles. Perché sur la cime la plus élevée, je contemplai avidement le monde & sa gloire. J'éprouvai d'abord cet agréable embarras que donne à l'esprit l'abondance des objets, avant que l'œil soit parvenu à le débrouiller. Je m'y perdais comme on se perd dans la foule, où l'on ne voit rien pour avoir trop de choses devant les yeux. Après une vue générale dans laquelle j'admirais que mon œil, malgré sa petitesse, en embrassât un si grand nombre à la fois, je me fixai, tantôt à ces chaînes majestueuses des Alpes qui forment à

notre patrie des remparts redoublés pour sa liberté, tantôt aux divers aspects de ces monts dont les faces variées, comme celles d'un prisme, servent à modifier l'air, à briser ou à diriger les vents, à arrêter & condenser les vapeurs qui s'exhalent de la terre, à former dans leurs intervalles des vallées délicieuses par leur abondance, à produire des sels, des métaux, des minéraux & des plantes qui ont besoin précisément de l'exposition où elles croissent, & surtout des sources intarissables pour nos fontaines & pour nos rivières. Je considérais avec attention la grandeur énorme de ces montagnes & la solidité prodigieuse de leurs bases qui ne laissent pas d'être ébranlées au moindre signe de leur fondateur. De là, passant aux divers pays que je découvrais, ils offraient à mon imagination le plus vaste champ. Dans cette espèce de tableau, je voyais divers peuples, divers langages, diverses religions, tandis qu'il serait si fort à désirer qu'il n'y eut qu'une langue & qu'une croyance qui réunit tous les cœurs sous les lois de leur commun maître ; j'y voyais divers états dont les uns avaient été acquis par les armes, les autres s'étaient formés sous l'étendard de la liberté.

*Mes yeux, par les détours de cent lignes obliques  
Perçaient dans les états de quatre Républiques<sup>12</sup> ;  
Pénétraient bien avant ceux de trois puissants rois<sup>13</sup>  
Qui n'ont jamais troublé le repos de ces bois.  
De ce nombre mon cœur donne la préférence  
Par une douce expérience  
A l'état qui me fait un si charmant loisir<sup>14</sup> ,  
Sous les ordres duquel, content de ma fortune,  
De la félicité commune,  
Je me plais à jouir.*

Au-dessous de nous étaient des nuages, & nous étions heureux qu'ils eussent eu la complaisance de s'abaisser ; c'est une couronne qui ne quitte guère la tête chenu de ces montagnes. Une heure auparavant celle-ci en était couverte & nous n'avions cru voir en arrivant qu'une vaste mer. En peu de moments ils se dispersèrent, comme si dans un théâtre immense, un habile décorateur eut levé la toile ; si ces nuages s'étaient obstinés :

*Nous eussions été dans la nue  
Sans en avoir plus belle vue ;  
Au lieu que dans les airs  
Se formaient sous nos pieds les flamboyants éclairs,  
Et la foudre grondant au-dessus de vos têtes*

---

<sup>12</sup> Les républiques de Berne, de Fribourg, de Valais & de Genève.

<sup>13</sup> Les rois de France, de Prusse & de Sardaigne, le second par le Comte de Neuchâtel.

<sup>14</sup> L'Etat de Berne.

Note : on comprend bien que Correvon n'avait rien d'un révolutionnaire, un philosophe seulement !

*Bien au-dessous de nous préparaient des tempêtes.*

Voilà, mon cher ami, de quoi justifier ce que je disais tout à l'heure en parlant des simples ; qu'ils croissaient en ces lieux dans le sein des tonnerres. L'air était le plus serein du monde & tout était calme autour de nous ; l'épreuve dont je vous parle n'est pas cependant fabuleuse ; bien des gens l'on faite, & nous la fîmes nous-mêmes au pied de la lettre ; car il tonna & il flamboya vers le soir à la distance de quelques cent toises au-dessous de nous, & là nous pûmes dire sans figure que nous étions au-dessus des météores & des éléments. Mais le matin, la vue était très nette, & tout ce beau pays en particulier était à la discrétion de nos yeux.

Dans ce pays charmant, par centaines épars  
Villages & hameaux s'offraient de toutes parts ;  
Coteaux des plus riants, bourgs, agréables villes,  
Rivières serpentant en des plaines fertiles :  
Sept lacs qui nous semblaient gentilles nappes d'eau<sup>15</sup>.  
Et dont nous eussions cru mettre l'un dans un seau.  
Villes qui paraissaient faites pour des pygmées,  
Dans un arpent ou deux par des murs enfermées ;  
Dans lesquelles pourtant la petite grandeur  
Etale bien souvent sa frivole splendeur,  
Montre des passions, contrefait l'importante,  
Se flatte de briller par cents endroits divers,  
Quoiqu'un point sur la carte, un rien dans l'univers.

Vous comprenez bien sans doute, mon ami, que je parle des villes en général & des goûts qui y règnent comparés aux idées simples de la campagne. Je n'avais pas dessein de moraliser ; mais le moyen de s'en abstenir, en voyant comme du Ciel la folie de tant d'hommes qui se parquent sur cette terre ; car si de cette élévation je prenais quelque idée de la vaste étendue du monde & de la puissance infinie de son auteur, que pouvais-je penser de ces petites créatures, répandues par milliers en des villes, qui, de cette élévation, ne semble être que des fourmilières ? Je me représentais une foule de leurs habitants occupés sans relâche, & peut-être sans mesure, de leurs petits intérêts, se mirant dans leurs plumes ou dans leur mince étalage ; montrant de la dureté pour leurs inférieurs, ou de la hauteur pour leurs égaux, tournant toute leur pénétration à réussir en de petites intrigues, cabalant, remuant toujours & bien souvent sans rien avancer.

En pensant à tout cela & prenant d'un peu loin mon point de vue, je sentais ce qu'on fait rarement à la présence des objets, parce que je n'en étais plus étourdi : je commençai à les envisager sainement, en me laissant là-dessus plus d'une

---

<sup>15</sup> Les lacs des Rousses, de Joux, de Neufchâtel, de Bienne, de Morat, de Bret & de notre fameux lac Léman.

leçon. Je résolus de n'être ni du nombre de ces petits orgueilleux qui se croient grands dans leur petitesse, ni du nombre de ces lâches qui leur encensent & qui souffrent qu'on leur en impose. Je respirais à la fois un air de raison & de liberté. Je conclus que je ne passionnerais pour rien & que je garderais toujours, si je le pouvais, ma philosophie de montagne.

Après les grands objets, nous observâmes sans mépris les plus petits & nous aperçûmes entre deux rochers une petite esplanade ajustée avec deux cercles de gazon bien compassés.

*Sur cette simple esplanade  
Deux cercles de gazonnade,  
Des plaisirs de nos vachers  
Semblaient marquer la cadence ;  
Et nous crûmes voir leur danse  
Tandis que leurs troupeaux paissaient sous les rochers.*

Ces bonnes gens s'y rassemblent en effet les jours de fête, & c'est là la salle du bal des fruitiers qui y viennent de une ou deux lieues. Ils y portent des provisions du produit de leurs troupeaux avec quelque peu de vin, car, excepté les jours solennels, ils en font très peu d'usage dans la montagne. Ils placent au milieu du cercle un joueur de violon ou de cornemuse, élevé sur un tréteau, & forment autour de lui une danse ronde & quelques fois double, qu'ils n'interrompent que pour leur frugale collation.

*Là, sans guide que la nature,  
Ils chantent pourtant en mesure,  
S'égayent en mille façons,  
Sans imiter de près les bergers de Sicile,  
Que nous ont célébré Théocrite & Virgile ;  
L'amour a peu de part à leurs douces chansons.*

Je dis cela parce qu'ils y vont sans femmes, & que par une espèce de superstition peu galante, ils en ont rarement dans leurs vacheries, quoiqu'ils rapportent dans la plaine le goût que la nature leur a donné.

A quelques centaines de pas de ce belvédère, nous vîmes une ouverture singulière formée sur le revers occidental de cette montagne. Elle n'est guère plus large qu'un double canal de cheminée ; on y jette des pièces de roc qui font retentir à plusieurs reprises des voûtes souterraines d'une profondeur étonnante, où ces pierres roulent de l'une à l'autre avec fracas, en laissant des intervalles durant lesquels elles traversent sans doute de grands espaces & semblent à la fin tomber comme en poussière dans l'eau. On frémit de la profondeur de ce gouffre qu'on juge aller jusqu'aux racines de la montagne, ou même, selon quelques-uns, beaucoup plus bas.

*Mais c'est en l'air qu'on nous l'assure ;  
Car si jamais dans ses transports  
Quelqu'un en prenait la mesure,  
Il l'irait porter chez les morts.*

On dirait que les animaux en connaissent le péril ; du moins un chien que nous avions avec nous n'en approcha qu'en tremblant. Le plaisir que chacun prend de faire retentir ces vastes abîmes a tellement dégarni de cailloux tous ses environs, qu'on est obligé d'en apporter d'assez loin pour l'éprouver.

Ce fut à ce dernier objet que nous nous bornâmes, & quoique nous eussions pu voir d'autres choses qui en étaient dignes, contents des divers spectacles dont nous avions joui, nous ne pensâmes plus qu'au retour & à quitter des lieux qui n'étaient plus riants à l'approche de la nuit. Nous nous hâtâmes à l'ouïe des tonnerres qui semblaient nous menacer ; le trop d'empressement nous égara. C'eut été une merveille si nous avions goûté sans mélange d'inquiétude le plaisir de ce voyage, tandis que tant d'autres sont traversés. Nous avons négligé la précaution de prendre un guide pour passer cette montagne &, ne retrouvant plus la trace que nous avions perdue, nous errâmes quelque temps avec nos chevaux, incertains de notre sort.

*De charbonnière en charbonnière  
Sans rencontrer de charbonnier  
Nous cherchâmes en vain quelque pauvre chaumière  
Sans espoir d'en trouver seulement le sentier :  
Là, parmi des pierres très dures  
Au fond ténébreux des forêts,  
Traînant à peine nos montures  
En lieu où l'on n'en vit jamais,  
Nous crûmes terminer nos tristes aventures  
Et cueillir pour lauriers, de funèbres cyprès.*

Heureusement, & dans le temps que je m'y attendais le moins, j'aperçus à une grande distance un animal à deux pieds sans plume traversant la broussaille & qui allait nous échapper sans nous avoir aperçu. La nécessité me donna une voix de *stentor* pour l'appeler. Il m'entendit & vint à nous. Nous sortîmes de la montagne avec ce guide qui nous remit de très bonne grâce au chemin ; mais ce ne fut qu'après avoir passé par des endroits aussi escarpés que ceux où vole le cheval de Pégase.

*Je ne sais comment s'en tira  
Mon cheval, sans avoir des ailes,  
Ni comme en ces routes cruelles*



*Son pauvre maître n'expira.  
N'allons pas chercher des traverses  
Dont nos corps sont sitôt lassés,  
Il est tant de peines diverses  
Nous en aurons toujours assez.*

Voilà des vers où se peignent le dépit & la lassitude. Vous avez souhaité une relation libre & sans prétention de ma promenade & la voilà toute fraîche, puisque c'est du surlendemain de notre retour. Recevez-là comme un bouquet des fleurettes de nos montagnes cueillies par les mains de l'amitié.

\* \* \*